

Matteo Strukul

MOI, MÉDICIS

*Traduit de l'italien
par Sylvie Del Cotto*

Michel
LAFON

Titre original :
I Medici – Una dinastia al potere

Première publication en langue originale
par Newton Compton, Rome, 2016.
© 2016 Newton Compton Editori S.R.L.
Tous droits réservés.
© 2016, Matteo Strukul.

Tous droits réservés, y compris les droits de reproduction
de quelque part et sous quelque forme que ce soit.
© Éditions Michel Lafon, 2018, pour la traduction française
118, avenue Achille-Peretti
CS 70024 - 92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

À Silvia



FÉVRIER 1429



Santa Maria del Fiore

Il leva les yeux vers le ciel. On aurait dit qu'il était chargé de poudre de lapis-lazuli. Pris de vertige, il perdit brièvement le fil de ses pensées. Puis il baissa la tête et regarda autour de lui. Les maçons préparaient le mortier, incorporant la chaux au sable clair de l'Arno. Certains déjeunaient sur le pouce, perchés sur des murets. Les ouvriers accomplissaient par roulements des tâches éreintantes, de sorte qu'ils passaient fréquemment des semaines entières sur le chantier, dormant sur des plate-formes en bois, des plaques de marbre, parmi les briquettes et les gravats. À plus de cent cinquante coudées¹ du sol.

Cosme se faufila entre les échafaudages sombres, alignés comme les dents acérées de quelque créature fantastique. Il marchait prudemment, de peur de déraper dans le vide. L'image de cette cité surplombant la ville le captivait autant qu'elle l'emplissait d'effroi.

Il gagna lentement la base de la coupole en construction, surnommée le « tambour » par les architectes et les contremaîtres. Puis son regard se porta au-delà des installations, en direction de la place sous-jacente d'où les Florentins admiraient Santa Maria del Fiore, les yeux écarquillés. Ainsi réunis, cardeurs, marchands, bouchers,

1. Une coudée équivaut à environ 50 cm, selon les époques. La hauteur intérieure de la coupole mesure 90 m, le dôme atteignant 116 m à l'extérieur, en comptant la croix. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

paysans, prostituées, aubergistes et vagabonds semblaient prier en silence pour que le projet de Filippo Brunelleschi parvienne à son accomplissement. Le dôme tant attendu commençait à prendre forme et la réussite de cette entreprise revenait à l'orfèvre insensé et chauve, aux dents gâtées et au tempérament de feu.

Cosme le vit errer comme une âme en peine parmi les amoncellements de matériaux et les piles de parpaings. Si pensif qu'il paraissait absent, l'homme était absorbé dans un labyrinthe de calculs. Son visage à la peau blanche était illuminé par des yeux aussi clairs que des gouttes d'albâtre, piqués d'éclats de couleurs.

Le chant des marteaux le sortit d'un énième moment de désarroi. Les forgerons s'étaient remis à l'œuvre. L'air vibrait de mille avertissements et instructions. Cosme inspira profondément, puis abaissa son regard vers l'assise de l'octogone. Le treuil gigantesque conçu par Filippo Brunelleschi pivotait perpétuellement sur lui-même. Deux bœufs enchaînés, imperturbables, trottaient sans bruit. Conduits par de jeunes garçons, ils tournaient en rond, engendrant un mouvement rotatif qui actionnait des roues crénelées et des engrenages fixés à la tige du treuil qui, à son tour, soulevait des blocs de pierre d'une lourdeur prodigieuse, pour les hisser à des hauteurs inatteignables par d'autres procédés.

Brunelleschi avait inventé des engins stupéfiants. Après qu'il les eut dessinés, il avait sollicité les meilleurs artisans et fait travailler ses manœuvres d'arrache-pied. En très peu de temps, il disposait d'un arsenal de machineries ingénieuses capables d'élever et de positionner en des points précis aussi bien des plaques de marbre que les armatures en bois des échafaudages, ou encore des centaines de sacs de sable et de mortier.

Cosme aurait aimé crier pour libérer son allégresse et sa satisfaction devant l'admirable avancée des travaux.

Personne n'avait réussi à concevoir une coupole adaptée au plan octogonal du maître-autel avant lui. Personne ! Couronner un espace de quatre-vingt-cinq coudées, c'était une prouesse en soi, d'autant plus que l'envergure de la coupole de Filippo dépassait ces dimensions sans s'appuyer sur aucun soutènement apparent. Pas d'arcs-boutants extérieurs ni de cintres en bois intégrés à la structure, comme Neri di Fioravanti l'avait proposé avant lui. L'Œuvre du Dôme, commanditaire de la réalisation de la coupole, en était resté éberlué.

Certains qualifiaient Brunelleschi de génie, d'autres de fou. Peut-être était-il l'un et l'autre. Quoi qu'il en soit, les Médicis avaient adopté son génie autant que sa folie. Cosme le premier. Amusé par son audace, il songea aux retombées d'un tel accomplissement non seulement pour la ville mais aussi pour lui-même. Et, à en juger par ce qui se produisait dans les hauteurs, les raisons de s'extasier ne manquaient pas, surtout pour lui qui suivait ce chantier en expansion permanente. Cette tour de Babel fourmillante d'agitation regroupait sur ses plate-formes et ses échafaudages toutes sortes d'artisans : charretiers, maçons, cordiers, charpentiers, ajusteurs, mais également des aubergistes, chargés de vendre du vin et même de cuisiner, grâce à un four destiné à cuire le pain servi aux ouvriers durant les pauses. Certains d'entre eux escaladaient les armatures en bois, d'autres besognaient depuis les marchepieds en osier, qui, suspendus aux toits tout autour, évoquaient des nids d'oiseaux, comme si les hommes avaient requis l'aide des cigognes pour mener à bien cette entreprise titanique.

– Qu'en pensez-vous, messire Cosme ? demanda Filippo de sa voix feutrée mais autoritaire.

Cosme se retourna, virevoltant presque vers l'architecte dont le visage maigre aux yeux exorbités lui donnait un air fantomatique. Il n'était vêtu que d'une modeste cotte rouge. Son regard affichait un mélange de fierté et d'animosité,

révélateur de son caractère rebelle et violent, qui s'adoucissait dès lors qu'il s'adressait à un grand esprit.

Cosme ignorait s'il appartenait à cette catégorie. En revanche, il était bien le premier-né de Jean de Médicis, et un membre de la famille qui contribuait généreusement au financement de l'œuvre, après avoir soutenu de façon décisive la candidature de Brunelleschi.

– C'est magnifique, Filippo, magnifique, répondit-il en se préparant à exprimer tout l'émerveillement visible dans ses yeux. Je ne m'attendais pas à ce que la construction progresse aussi rapidement.

– Nous sommes encore bien loin d'avoir fini, je tiens à être clair. L'essentiel, messire, est qu'on me laisse travailler.

– Tant que les Médicis, les premiers mécènes de cette merveille, seront là, vous n'aurez rien à craindre. Sur ce point, vous avez ma parole, Filippo. Nous avons commencé ensemble, et c'est ensemble que nous terminerons.

Brunelleschi hocha la tête.

– Je m'emploierai à achever la coupole selon les canons classiques, conformément au projet.

– Je n'en doute pas, mon ami.

Pendant qu'il s'entretenait avec Cosme, le regard de Filippo filait en tous sens : vers les maçons qui mélangaient le mortier et empilaient les briques, vers les forgerons qui martelaient sans répit et les charretiers qui transportaient des sacs de chaux en contrebas, sur la place. Dans sa main gauche, il tenait un parchemin saturé d'esquisses préparatoires. Dans la droite, un scalpel. Dieu seul savait quel usage il en ferait, car Filippo n'était jamais à court d'idées.

Puis, comme il était apparu, Brunelleschi prit congé en ébauchant un discret mouvement de tête. Il s'enfonça entre les travées de bois et les structures de la coupole intérieure, englouti par son œuvre colossale et ses préoccupations, palpitant d'énergie et bouillonnant de vie. Cosme

UNE FAMILLE AU POUVOIR

resta seul devant les arcs de bois massifs, parmi les échos des cris accompagnant la progression d'une énième cargaison tirée par le treuil. Une voix sévère déchira soudain l'air derrière lui.

– Cosme !

Il se tourna, prenant appui sur l'échafaudage tandis que Laurent, son frère, hâtait le pas dans sa direction. Il n'eut pas le temps de le saluer.

– Cosme, c'est notre père... Notre père est mourant.

2

Mort de Jean de Médicis

À peine fut-il entré que Contessina accourut à sa rencontre, ses beaux yeux sombres emplis de larmes. Elle était vêtue d'une simple robe noire, assortie d'un voile incroyablement fin.

– Cosme... murmura-t-elle.

Sa voix s'éteignit, comme si elle mobilisait toutes ses forces pour maîtriser son chagrin. Elle se faisait un devoir de rester forte pour son mari bien-aimé. Et elle y parvenait. Il l'enlaça tendrement.

Elle s'écarta au bout d'un instant.

– Va le voir. Il t'attend, reprit-elle.

Lorsqu'il se tourna vers Laurent, il remarqua sa mauvaise mine pour la première fois de la journée. Son frère l'avait précédé depuis qu'ils étaient redescendus des échafaudages pour rentrer à pied de la cathédrale Santa Maria del Fiore, rejoignant précipitamment la via Larga dominée par l'imposant palais Médicis.

Ses dents blanches mordillaient ses lèvres. Cosme constata qu'il était anéanti. D'une beauté qui résistait en général à toutes les épreuves, son visage trahissait en cet instant son épuisement. Ses yeux verts étaient cernés de noir. Il avait besoin de repos. Ces jours derniers, depuis que leur père était tombé malade, Laurent supervisait l'ensemble des affaires de la banque, ce qui l'obligeait à travailler assidûment. Homme d'action, pragmatique, peu intéressé par l'art et les lettres mais doté d'un esprit fin et vif, son frère était depuis toujours celui qui, dès que cela

était nécessaire, se chargeait volontiers des soucis et des pressions familiales. De son côté, Cosme se consacrait à la supervision de l'avancement des travaux de la coupole de Santa Maria del Fiore, en accord avec tous les représentants de l'Œuvre du Dôme. Au sein de la maison de Médicis, il s'était vu confier la stratégie et la politique, deux domaines intimement liés au rayonnement du mécénat et de l'art. Et même si les achats concernant la réalisation de la coupole relevaient d'une décision collégiale, scrupuleusement validée par l'Œuvre, à Florence personne n'ignorait que Cosme avait soutenu la candidature de Filippo Brunelleschi jusqu'à ce qu'il remporte le concours, et c'était à lui que revenait de puiser dans les caisses de la famille pour financer la construction de cette merveille qui prenait forme.

Cosme étreignit son frère puis entra.

La chambre était doublée de brocartes sombres. Aux fenêtres, les rideaux étaient tirés de manière à ne laisser filtrer qu'un faible rai de lumière. Des chandeliers en or étaient disposés de-ci, de-là. L'odeur tenace de la cire fondue rendait l'air irrespirable.

Lorsqu'il découvrit son père dans un état d'extrême faiblesse, le regard éteint, Cosme sut qu'il n'y avait plus rien à faire.

Jean de Médicis, le patriarche qui avait élevé leur famille au sommet de la cité, les quitterait bientôt. Son visage grave et autoritaire s'était brutalement recouvert d'un impalpable voile gris – marque de la résignation et de la vulnérabilité – qui le réduisait à une fragile imitation de lui-même. Ce constat affecta Cosme au plus haut point. Il peinait à concevoir que Jean, encore fort et hardi quelques jours plus tôt, pût être terrassé par une fièvre aussi agressive que subite.

Assise à son chevet, sa mère lui tenait les mains. Le visage de Piccarda restait beau malgré le drame qui ternissait son

éclat : ses longs cils noirs étaient perlés de larmes, ses lèvres si crispées que sa bouche rouge faisait songer à une lame de couteau ensanglantée.

Elle murmurait simplement le nom de son mari, consciente que tout discours était vain.

Alors qu'il couvait son père du regard, Cosme repensa à cette maladie survenue brusquement, sans cause apparente. Lorsque Jean le regarda à son tour, comme s'il venait de noter la présence de son fils dans la chambre, le vieil homme manifesta un sursaut d'énergie. Même s'il était physiquement détruit, il ne s'avérait pas prêt à capituler. À ce moment précis, sa trempe habituelle l'exhorta à réagir, ne serait-ce qu'une dernière fois. Il parvint à se redresser sur les coudes puis à s'asseoir sur le lit, haletant contre les oreillers rembourrés de plumes que les mains attentionnées de Piccarda arrangèrent de manière plus confortable. Agacé, il les écarta d'un geste indigné et fit signe à Cosme d'approcher.

Malgré la promesse qu'il s'était faite de rester fort à son chevet, Cosme ne put retenir ses larmes plus longtemps. Honteux de manifester sa faiblesse, il s'essuya les yeux avec le dos de la main droite.

Il s'avança vers son père.

Jean avait une dernière chose à lui dire avant de s'en aller. Il tendit péniblement la main vers Cosme tandis que ce dernier le prenait par les épaules.

Il planta ses yeux noirs dans ceux de son fils. Ils scintillaient comme deux boutons d'onyx à la lueur de la lumière vacillante des chandelles qui projetait des zébrures dans la pénombre.

Lorsque le patriarche prit la parole, sa voix rocailleuse parut jaillir du fond d'un puits.

– Mon fils, murmura-t-il, promets-moi de toujours faire preuve de retenue dans l'arène politique. De vivre sobrement. Comme un simple Florentin. Toutefois, ne

manque jamais d'agir avec fermeté chaque fois que cela sera nécessaire.

Jean laissa ces paroles s'écouler tel un flot, articulant cependant très clairement, puisant dans les ultimes éclats de vie auxquels il pouvait s'accrocher en ces derniers instants.

Cosme, qui scrutait son père, se perdit dans ses pupilles étincelantes.

– Promets-le-moi, le pressa Jean dans un ultime élan.

Son regard pénétrant faillit lui faire baisser les yeux, autant que sa bouche incurvée qui exprimait toute sa puissance et sa sévérité.

– Je te le promets, répondit sans hésiter Cosme, la voix brisée par l'émotion.

– Maintenant, je peux mourir heureux.

Jean ferma les yeux. Son visage se détendit enfin, comme s'il avait trop attendu, trop lutté contre la mort, à la seule fin de pouvoir livrer ses derniers conseils à son fils adoré.

Ses recommandations reflétaient fidèlement sa personnalité : sa dévotion à l'égard de sa ville et de son peuple, sa prudence et sa discrétion, le soin avec lequel il n'avait jamais fait étalage de sa fortune, de ses abondantes ressources, et même sa capacité à prendre des décisions d'une manière implacable et obstinée.

Sentant la main qu'elle tenait se refroidir, Piccarda éclata en sanglots.

Jean de Médicis était mort.

Lorsqu'il prit sa mère dans les bras, Cosme la sentit fragile et sans défense. Les larmes baignaient son visage. Il lui murmura de rester forte puis s'éloigna pour se pencher au-dessus de son père et fermer ses paupières, éteignant pour toujours ce regard qui avait éclairé sa vie.

Laurent envoya chercher le prêtre afin qu'il célèbre le dernier rituel.

Puis il emboîta le pas à Cosme qui quittait la chambre. Il hésita un instant, de peur de l'importuner, mais, d'un geste, Cosme signifia qu'il était prêt à l'écouter.

– Parle. Que se passe-t-il qui ne puisse attendre ?

– À dire vrai, il s'agit de notre père, commença Laurent. Cosme haussa les sourcils.

– Je crois qu'il a été empoisonné, poursuivit Laurent à contrecœur.

Cette stupéfiante révélation frappa Cosme avec la force d'un marteau.

– Que dis-tu ? Comment peux-tu émettre de tels soupçons ? s'enquit-il en saisissant Laurent par le col.

Peu surpris par sa réaction, son frère le secoua par les poignets.

– Pas ici, déclara-t-il d'une voix étouffée.

Cosme se rendit compte qu'il se comportait en parfait idiot. Il lâcha son frère et laissa retomber ses bras.

– Sortons ! ordonna-t-il simplement.

In cauda venenum

Les mauvaises surprises sont pour la fin

En ce mois de février, une brise cinglante balayait le jardin.

À l'approche du printemps, le ciel tardait encore à se départir de ses tons délavés, et le souffle piquant du vent glacé fouettait le palais Médicis.

Le jet d'eau de la fontaine, située au centre de l'*hortus conclusus*¹, retombait en un arc gelé et argenté dans la vasque où des plaques de glace affleuraient à la surface de l'eau.

– Te rends-tu compte de la gravité de tes propos ?

Cosme était furieux. Non seulement il était bouleversé par la perte aussi récente qu'inopinée de son père, mais il devait à présent affronter les vulgaires écueils d'un complot. N'était-ce pas ce que son frère prétendait ? Son père, un homme de pouvoir, s'était fait de nombreux ennemis au fil des années. En outre, Florence était ce qu'elle était : l'essence même de la magnificence et du pouvoir d'un côté, et de l'autre un nid de serpents et de traîtres venant de familles influentes, dont certaines avaient vu d'un mauvais œil l'ascension d'un citoyen qui, en l'espace de vingt ans, avait réussi à bâtir un empire financier, ouvrant des banques à Florence, mais aussi à Rome et à Venise. Pis encore, Jean refusait de renier ses racines populaires et, loin de vouloir associer sa maison à celles des familles nobles, il avait préféré rester proche des citoyens ordinaires, se gardant bien

1. Jardin enclos.

d'occuper des fonctions politiques. Ses visites au palais de la Seigneurie se comptaient sur les doigts d'une main.

Cosme secoua la tête. Dans son cœur, il percevait clairement les bonnes raisons qui animaient Laurent. Mais s'il admettait un instant que ses suppositions fussent fondées, qui pouvait commettre un tel crime ? Et, surtout, comment le poison avait-il pu s'infiltrer jusqu'à la table de son père ? Ses yeux noirs fouillèrent les iris clairs de son frère, agités par une kyrielle de questions. Il prolongea leur échange silencieux pour l'encourager à parler.

– J'ai hésité à t'en parler, sachant que je n'ai pas grand-chose de plus que des soupçons, reprit Laurent. Je n'ai trouvé qu'une seule preuve pour étayer mes dires. Cependant, notre père est mort si rapidement que je n'ai plus de doutes.

– Je te rejoins sur ce point. Mais comment est-ce possible ? riposta Cosme, exaspéré. Si tes soupçons se vérifient, le poison a nécessairement été introduit dans notre demeure par quelqu'un ! Notre père ne sortait plus ces derniers temps et, s'il s'avère qu'il a été empoisonné, il n'a ni mangé ni bu à l'extérieur.

– J'en suis bien conscient. C'est pourquoi ce ne sont que des soupçons, comme je viens de le dire. Mais n'oublions pas que les ennemis de Jean sont légion. Et au moment où je commençais à croire que cette idée d'empoisonnement n'était que le fruit de mon imagination, j'ai trouvé cela.

Entre ses mains, Laurent dévoila une grappe de baies noires. Les fruits délicats ressemblaient à des perles noires, attrayantes et irrésistibles.

Confus, Cosme les étudia d'un air interrogateur.

– De la belladone, expliqua Laurent. Cette plante produit des fleurs roses et des fruits toxiques. Elle pousse dans les champs, principalement à proximité des ruines

antiques. Pour tout te dire, j'ai découvert cette petite grappe chez nous, entre nos murs.

Cette révélation stupéfia Cosme.

– Cela signifie que quelqu'un dans cette maison complotait contre notre famille.

– Raison de plus pour ne pas ébruiter nos soupçons.

– Je suis entièrement de ton avis, concéda Cosme, mais cela ne nous empêchera pas de découvrir le fin fond de cette histoire qui, si elle se vérifie, rendrait le décès de notre père encore plus tragique. J'espère que ce ne sont que de simples spéculations, car dans le cas contraire, Laurent, je te jure que je tuerai le coupable de mes propres mains.

Il soupira. Ses menaces déraisonnables sonnaient si creux qu'elles trahissaient son sentiment d'impuissance et la frustration qu'il parvenait à peine à contenir.

– Ça ne doit pas être difficile de se procurer un poison comme celui-ci, tu ne crois pas ? Dans une ville comme Florence... souligna-t-il d'un ton soucieux.

Admettre combien il était aisé d'attenter à la vie d'autrui dans sa ville l'emplissait d'amertume. En outre, la nature de son héritage était telle qu'il devait redoubler de prudence, désormais.

– Tout bon apothicaire est capable de mettre la main sur une substance comme celle-ci et de préparer une drogue ou une décoction, ajouta Cosme en laissant errer son regard sur le jardin dépouillé et gris, à l'image de cette matinée hivernale, où les sarments de vigne formaient sur les murs des toiles d'araignées noires et tourmentées. D'accord, faisons ainsi, conclut-il. C'est toi qui suivras la piste de l'empoisonnement. Nous ne dirons rien à personne. Cherche des preuves, étaie tes soupçons. Si notre père a réellement été assassiné, je tiens à regarder ce criminel dans les yeux.

MATTEO STRUKUL

– Compte sur moi. Je ne serai pas en paix tant que je n'aurai pas mis un visage et un nom sur ce serpent.

– Soit. À présent, rentrons.

Laurent hocha la tête.

Ils regagnèrent la demeure, le cœur agité par leur secret et le mauvais pressentiment qui l'accompagnait.

4

Les dernières volontés

Quelques jours plus tard, une veillée funèbre fut organisée.

Les représentants des plus grandes familles florentines vinrent rendre hommage à Jean. Même ceux qui le considéraient, de son vivant, comme un rival implacable. Bien entendu, les Albizzi, qui depuis toujours se comportaient en maîtres à Florence, ne firent pas exception. Rinaldo arriva en arborant un air indigné. Malgré toute son arrogance, il ne pouvait pas échapper à la visite. Pendant deux jours, l'incessant va-et-vient des notables agita le palais Médicis.

Puis, une fois que les funérailles eurent été célébrées – avec une splendeur modérée –, Cosme, Laurent et leurs épouses se réunirent dans l'un des grands salons du palais pour entendre les dernières volontés de Jean.

Ilarione de Bardi, l'homme de confiance de la famille à la loyauté irréprochable, venait tout juste de déchirer les sceaux et s'appêtait à lire le testament de Jean. L'air renfrogné, Laurent semblait accaparé par de funèbres pensées. Cosme savait que son enquête progressait. Ensemble, ils en avaient rapidement discuté et analysé les progrès. Ilarione entama la lecture :

– *Mes enfants et uniques héritiers : je n'ai pas jugé nécessaire de rédiger un testament étant donné que depuis de nombreuses années, je vous ai nommés à la direction de la banque, et fait participer à mes côtés à tout ce qui concerne l'administration et les activités financières en général.*

Ayant pu pleinement profiter de tout le temps que Dieu a eu la bonté de m'accorder depuis ma naissance, je ne pense pas me tromper en déclarant que je suis mort satisfait, car je sais que je vous laisse fortunés, en bonne santé et assurément capables de vivre à Florence avec tout l'honneur et la dignité appropriés, ainsi que le soutien de nombreux amis. J'ai le sentiment de pouvoir affirmer que ma disparition m'importe peu car j'ai la profonde certitude de n'avoir jamais offensé personne. Au contraire, je pense avoir aidé tous ceux qui en avaient besoin, dans la mesure du possible. Pour cette raison, je vous prie de suivre mon exemple. Si vous souhaitez vivre à l'abri du danger et être respectés, je vous recommande d'observer les lois et de ne priver personne de son dû. Ainsi, vous éviterez de susciter l'envie et les menaces de votre entourage. Je vous dis cela pour que vous n'oubliez jamais que votre liberté s'arrête là où commence celle des autres, et que ce qui attire la haine n'est pas ce que nous donnons aux autres mais bien ce que nous leur prenons. Protégez vos entreprises, de cette façon vous aurez beaucoup plus que ceux qui, avides et désireux de s'approprier le patrimoine d'autrui, finissent seulement par perdre le leur, et par sombrer dans une vie sordide, à bout de souffle. C'est pourquoi, en observant ces quelques règles de bon sens, je suis certain – en dépit des ennemis, des échecs et des désillusions qui affligent à certains moments chacun de nous – d'avoir réussi à préserver ma réputation dans cette ville et, si cela est possible, d'avoir développé ma notoriété. Je ne doute pas que, tant que vous suivrez ces quelques conseils très simples, vous aussi entretiendrez et accroîtrez votre popularité. Si d'aventure vous deviez vous comporter différemment, je prédis d'ores et déjà quelle sera votre fin. Ce sera la fin réservée à tous ceux qui ont couru à leur perte, condamnant leur famille aux infortunes les plus indicibles. Mes fils, je vous bénis.

La voix d'Ilarione s'interrompit. Piccarda pleurait en silence, ses larmes sillonnant ses joues humides. Elle tamponna ses yeux avec un mouchoir en lin raffiné et se calma peu à peu. Elle se garda de prononcer le moindre mot, car, plus que tout autre, elle tenait à ce que la volonté de Jean s'attarde autour d'eux, et imprime dans leur esprit ce qui resterait comme le code de bonne conduite de ses fils.

Ilarione posa la question la plus évidente, mais aussi la plus appropriée :

– Et maintenant que j'ai lu la lettre que j'étais chargé de vous lire, je vous demande ce que nous devons faire à propos de la banque ?

Cosme prit la parole :

– Nous demanderons à la banque de Florence de nous soumettre tous les éléments relatifs à nos filiales italiennes, afin de prendre la mesure de la situation de chacune d'elles. Dans ce domaine, pour le moment, je vous serai reconnaissant de vous en occuper personnellement, Ilarione.

L'homme de confiance des Médicis hocha dignement la tête, puis il prit congé.

Piccarda regardait sévèrement Cosme, comme chaque fois qu'elle devait soulever une question importante. Elle se trouvait dans la bibliothèque du palais, assise dans un élégant fauteuil tapissé de velours. Les braises crépitaient dans l'âtre et d'occasionnelles étincelles s'échappaient, telles des lucioles rebelles, au-dessus des dressoirs.

Piccarda avait ramené ses longs cheveux châtain doré sous une coiffe brodée ornée de perles dont le sommet brillait des mille feux de fils d'or et de pierres précieuses. Son surcot bleu indigo assorti, bordé de fourrure, faisait ressortir la douceur de ses yeux sombres. Il était maintenu à la taille par une magnifique ceinture d'argent. Les plis, retenus entre ses mains, affichaient discrètement la quantité considérable d'étoffe luxueuse utilisée pour

confectionner ce vêtement. Les amples manches bouffantes, parées de broderies argentées aux poignets, étaient coupées de manière à dévoiler les manches de sa cote grise en velours et brocart, dont la création avait certainement nécessité de très longues heures de travail.

Malgré son deuil récent, Piccarda était resplendissante et déterminée à rappeler leurs devoirs à ses fils. Cosme était intelligent, mais il nourrissait un amour pour l'architecture et la peinture qui, selon elle, se mariait dangereusement avec l'héritage dont il était investi. Et Piccarda n'admettait ni faux pas ni malentendus entre eux. Pour cette raison, il lui fallait s'assurer que Cosme comprenait ce qui l'attendait.

– Mon fils, ton père n'aurait pu être plus clair ou plus aimant dans sa lettre. J'ai également la certitude que sur son lit de mort il n'a pas été avare en recommandations d'une autre nature. Florence ressemble à un étalon sauvage : magnifique, mais qui a besoin d'être apprivoisé. Jour après jour. Tu croieras dans ses rues des personnes disposées à t'aider et à soutenir tes activités, mais aussi des ruffians, des bons à rien prêts à t'égorger, ainsi que des ennemis plus subtils qui essaieront d'abuser de ton bon cœur et de ton honnêteté.

– Mère, je ne suis pas naïf, protesta Cosme en songeant que ces jours-ci la réalité lui enseignait une leçon similaire.

– Laisse-moi poursuivre. Je sais pertinemment que tu n'es pas naïf et que tu as joué un rôle important dans l'essor de notre famille, mais à présent les choses se compliquent, mon fils. Je suis certaine que tu sauras trouver ta voie, qui, bien que respectueuse de la volonté de ton père, risque de s'articuler autour de tes principes. J'aimerais te conseiller de poursuivre sur la voie qui a été tracée à ton intention et donc de modeler ton attitude sur celle des stoïciens, orientée vers la recherche extérieure du bien commun, de la modération sous toutes ses formes et du

refus absolu du prestige personnel et de l'ostentation. Je tiens également à t'assurer que je serai toujours à tes côtés, et que ma priorité consiste à faire en sorte que toute la famille te suive, quelles que soient tes décisions. Mais souviens-toi aussi qu'une situation financière florissante et un prestige manifeste attirent les contradicteurs et les fourbes. Je fais plus particulièrement allusion à Rinaldo degli Albizzi. Méfie-toi de lui, et de ses manigances politiques. Et sache qu'il est impitoyable et sans scrupule. Son ambition ne connaît pas de limites, et je pressens qu'il fera tout son possible pour te porter préjudice.

– Je resterai vigilant, mère, et je saurai me défendre.

– Tu peux compter sur ton frère, naturellement. J'ai toujours pensé que vos caractères et vos aptitudes se complétaient à la perfection. Laurent est vif et impulsif, autant que tu sais être rationnel et méthodique. Là où il agit, tu réfléchis puis tu passes à l'action, en fonction de la vision d'ensemble que tu possèdes de ce vaste monde, et cela est bon et utile dans la vie. Restez proches et respectez vos modes de fonctionnement et vos rythmes respectifs. Mais revenons à ce qui t'attend : applique-toi à bien gérer les affaires et n'oublie pas qu'il est essentiel d'anticiper les mouvements de son adversaire. Jean était réticent à se mêler de politique, or, sur ce point, je n'étais pas d'accord avec lui. En ce qui te concerne, il serait judicieux d'adopter une position intermédiaire, tout en demeurant toujours proche du peuple, notre allié de longue date, et d'occuper des fonctions aussi bien politiques que publiques qui valorisent les instances populaires tout en répondant aux préoccupations des nobles. De cette façon, tu conserveras l'appui des familles influentes. Ce que j'essaie de te dire, c'est que tu devrais œuvrer dans ce sens de façon à te garantir un double soutien.

Cosme prit conscience que les avertissements de Piccarda étaient justes et sages. Il hocha la tête. Mais sa mère était loin d'en avoir fini :

– Ce n'est pas moi qui t'apprendrai que, apparemment, Gianni di Contugi a envoyé Giusto Landini à Volterra. Sa rancœur remonte à la loi sur le Cadastre entérinée par ton père. Je te dis cela car nous sommes contraints de prendre position. Un choix s'impose. Je ne te reprocherai pas l'attention que tu accordes aux travaux de construction de la coupole de la cathédrale, mais il est certain que cela te coûterait cher si tu n'intervenais pas sur la scène politique. Sois très vigilant sur ce point. Je ne te demande pas de t'impliquer plus que nécessaire, Rinaldo degli Albizzi pourrait voir d'un mauvais œil ton soudain intérêt pour les affaires publiques, mais nous ne pouvons pas pour autant les laisser, lui et sa famille, prendre toutes les décisions. Florence est en train de lever ses troupes contre Volterra et notre position doit être claire.

– D'un autre côté, nous ne pouvons pas non plus trahir le peuple, observa Cosme. Mon père a appuyé cette loi sur le Cadastre, laquelle a eu pour conséquence d'imposer majoritairement les nobles florentins.

– Rinaldo degli Albizzi ne le lui a jamais pardonné. Je m'efforce de te faire comprendre que nous ne pouvons plus nous y opposer.

– Je le sais. C'est pourquoi Rinaldo a envoyé les soldats de Palla Strozzi à l'assaut de Giusto Landini.

– Exactement. Ton père se serait rangé du côté des nobles, mais en évitant de prendre trop franchement position. Et il aurait bien fait. Désormais, le plus urgent consiste à préciser de quel côté nous nous situons. En d'autres termes, il est essentiel que tu définisses formellement ta ligne politique et que tu exprimes tes intentions. Ainsi, sans désavouer l'œuvre de ton père, tu apporteras ton soutien à Florence. Dans la mesure où Jean prônait le partage des ressources et des sacrifices selon un principe proportionnel, il n'y a rien de mal à cela. Et soutenir ce principe tout en manifestant ton opposition à l'égard

d'une ville qui se soulève contre Florence, ce n'est pas contradictoire.

– Je sais, soupira Cosme. Je pense me rallier aux autres familles, afin de ne pas donner l'impression que je cherche à me distinguer, surtout en ce moment. Mais en même temps je réaffirmerai notre rôle de protecteurs de la plèbe et de tous les Florentins. Si nous perdions le petit peuple, tout ce pour quoi mon père s'est battu serait perdu.

Satisfaite, Piccarda opina. Cosme avait fait le bon choix, le plus éclairé. Un sourire, quoique nuancé d'amertume, illumina son visage. Avant qu'il ait pu répondre, Contessina fit irruption dans la bibliothèque.

Les yeux écarquillés, elle semblait avoir le diable à ses trousses.

– Giusto Landini, chuchota-t-elle avec urgence. Giusto Landini est mort : assassiné par la main d'Arcolano, aidé de ses sbires !

5

Rinaldo degli Albizzi

– Le vieux est enfin mort. Sa disparition représente un coup dur pour les Médicis.

Rinaldo degli Albizzi jubilait. Bien installé sur une banquette de la taverne, il portait un pourpoint vert de brocart et des chausses à la polacre assortis. Palla Strozzi l'examina avec méfiance.

– Que sous-entendez-vous ? Ce serait le bon moment pour déstabiliser ces maudits usuriers ?

Les yeux pétillants, Rinaldo recoiffa ses boucles châtaines. Il ôta ses gants de cuir et les lança sur la table. Il attendit que la belle serveuse vienne prendre leur commande sans daigner répliquer. Il aimait trop laisser mariner Palla pour cela. C'était sa manière de souligner leurs différences, quoi qu'on en dise. La famille Strozzi était certes puissante, mais pas autant que la sienne. En outre, Palla n'était qu'un humaniste, un écrivassier délicat et élégant, totalement inefficace. Pour influencer sur le cours des événements, il fallait avoir du nerf et être assoiffé de sang. Pour sa part, il possédait les deux.

– Apporte-nous un gigot d'agneau ! ordonna-t-il à la charmante aubergiste. Ainsi que du pain et du vin rouge. Presse-toi, nous avons durement combattu et nous avons faim !

Pendant que la belle brune à la longue chevelure ondulée repartait en direction de la cuisine dans un bruissement de jupons, Rinaldo la reluqua du coin de l'œil.

Il appréciait son visage avenant et ses yeux noisette piqués d'or. Quelque chose dans sa silhouette lui fouettait les sangs.

– C'est intéressant, vous vantez nos talents de guerriers alors que nous n'avons même pas levé le petit doigt. Mais je suppose que cela s'explique par votre tendance discutable à vouloir épater les gens du peuple, commenta Palla Strozzi avec une pointe de ressentiment.

Il ne supportait pas qu'Albizzi ignore ses questions. Or cela lui arrivait plus souvent qu'à son tour.

Pour toute réponse, Rinaldo sourit. Puis il porta enfin le regard sur Palla qui patientait, assis en face de lui.

– Mon bon Palla, je répondrai par une autre question. N'est-il pas exact que le Conseil des Dix¹ nous a chargés de lancer nos troupes à l'assaut de Volterra pour punir la ville de son insurrection, et qu'ensuite la situation s'est rétablie d'elle-même ? Vous avez vu la tête de Giusto Landini plantée sur un pieu, non ? Et vous vous rappelez pourquoi Giusto s'est dressé contre Florence, n'est-ce pas ?

– Bien entendu ! C'est à cause des impôts supplémentaires résultants de la loi sur le Cadastre, s'exclama Strozzi.

– Édictée par qui ? l'orienta Rinaldo degli Albizzi.

– Jean de Médicis.

– Tout juste.

– Mais en définitive, l'arrogant Giusto a fini fustigé par ses propres concitoyens. Arcolano a rassemblé son armée et lui a coupé la tête.

– Avec votre permission, j'ajouterai que, comme vous l'avez finement observé, vous nous avez épargné la sale besogne en faisant cela. Comme toujours, nous en sortons

1. Magistrature chargée des affaires militaires, y compris de la sécurité de la ville.

les mains propres, et même victorieux puisque nous avons reconduit Volterra sous l'aile protectrice de Florence.

– Tout cela sans avoir eu besoin de lever le petit doigt, conclut Palla Strozzi.

– Exactement. Ce n'est un mystère pour personne, Niccolò Fortebraccio macère à Fucecchio, aussi vrai que Jean de Médicis en personne était le principal partisan de la paix à Florence et celui qui, en fin de compte, a incité les Florentins à le congédier. Oseriez-vous le nier ?

– Je m'en garderais bien, repartit Strozzi avec impatience, mais ne jouez pas au plus fin avec moi, Albizzi.

– Je suis on ne peut plus sérieux, et vous vous en rendrez vite compte. Toutefois, le fait est que la ville de Volterra, en proie à la rébellion, nous a fraîchement été restituée, *obtorto collo*¹, par messire Arcolano, grâce à son habile manège. Ça ne fait aucun doute.

– Pour autant que l'on puisse qualifier des combats armés de manège.

Rinaldo rejeta sa remarque d'un mouvement de la main quelque peu agacé. En réalité, il se sentait passablement contrarié. Il supportait mal les manières affectées de Palla, qui se plaisait à relever des détails insignifiants.

– Ridicule, affirma-t-il. Si vous n'êtes pas disposé à verser le sang, je vois mal comment nous pourrions aider notre Florence.

– Mais je n'ai aucun problème de cet ordre, Albizzi. Seulement, j'apprécie que l'on appelle les choses par leur nom.

Palla savait que ses manières irritaient son compagnon. Toutefois, il n'entendait en aucun cas lui faciliter la tâche. Après tout, il n'était en rien inférieur à lui.

1. Locution latine signifiant « de mauvaise grâce ».